

**A mots croisés** de Bernard FRIOT / Françoise

**Tu veux toujours avoir le mot de la fin mais tu ne l'auras pas  
je l'ai dans la poche  
sur le bout de la langue  
à la pointe du stylo  
mais je ne le donnerai pas  
je ne le dirai pas  
je ne l'écrirai pas.  
Je ne veux pas  
que l'histoire se termine  
entre toi et moi.**

**Lolita** de Vladimir NABOKOV / Céline

**Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta :  
le bout de la langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir, à  
trois, cogner contre les dents. Lo. Li. Ta.  
Elle était Lo le matin, Lo tout court, un mètre quarante-huit en chaussettes,  
debout sur un seul pied. Elle était Lola en pantalon. Elle était Dolly à l'école.  
Elle était Dolorès sur le pointillé des formulaires. Mais dans mes bras, c'était  
toujours Lolita.  
Avait-elle eu une devancière ? Oui, certes oui. En vérité, il n'y aurait peut-  
être jamais eu de Lolita si je n'avais aimé, un certain été, une enfant initiale.  
« Dans un royaume auprès de la mer. » Quand cela ? Environ autant  
d'années avant la naissance de Lolita que j'en comptais cet été-là. Un style  
imagé est la marque du bon assassin.  
Voici, Mesdames et Messieurs les jurés, la première pièce à conviction : cela  
même que convoitaient les séraphins de Poe, les séraphins ignorants, aux  
ailes altières et au cœur simpliste. Voyez cet entrelacs d'épines.**

**L'amour fou** de Léo FERRE / Dominique

La mer en vous comme un cadeau  
 Et dans vos vagues enveloppée  
 Tandis que de vos doigts glacés  
 Vous m'inventez sur un seul mot  
 O Ma Frégate des hauts-fonds  
 Petite frangine du mal  
 Remettez-vous de la passion  
 Venez que je vous fasse mal  
 Je vous dirai des mots d'amour  
 Des mots de rien de tous les jours  
 Les mots du pire et du meilleur  
 Et puis des mots venus d'ailleurs  
 Je vous dirai que je t'aimais  
 Tu me diras que vous m'aimez  
 Vous me ferez ce que tu peux  
 Je vous dirai ce que tu veux  
 Je vous dirai ce que tu veux

Je vous aime d'amour

Si t'as seize ans et des poussières  
 A nous deux ça fait des années  
 Que je prépare ma galère  
 A te ramer à t'affoler  
 Voilà que tu cherches ton bien  
 Dans les vitrines de ma nuit  
 Achète-moi je ne vau rien  
 Puisque l'amour n'a pas de prix  
 Comme une louve sous son loup  
 Quand je vous ferai des petits

Vous banderez vos yeux jaloux  
 Avec un loup de satin gris  
 Tout comme est gris le jour qui va  
 Petite soeur écoutez-moi  
 Comme un bateau entre mes doigts  
 Vous coulerez je vous le dois  
 Vous coulerez je vous le dois

Je vous aime d'amour

Si la mort avait ton regard  
 Je meurs ce soir sans regarder  
 Et te demanderai ma part  
 Au bord du vide et des baisers  
 L'amour ça ne meurt que la nuit  
 Alors habille-toi en moi  
 Avec un peu de rouge aussi  
 J'aurai ta mort entre mes bras  
 Lorsque vous me mettrez en croix

Dans votre forêt bien apprise  
 Et que je boirai tout en bas  
 La sève tant et tant promise  
 Je vous engouffrerai de sang  
 Pendant que vous serez charmée  
 Et je vous donnerai l'enfant  
 Que vous n'avez jamais été  
 Que vous n'avez jamais été  
 Je vous aime d'amour

Extrait de "Neige" de Maxence FERMINE / Céline, Fabrice, Nathalie

Le lendemain, près de la rivière argentée, Soseki demanda à Yuko de fermer les yeux et d'imaginer la blancheur.

- La blancheur n'est pas une couleur. C'est une absence de couleur. Ferme les yeux et dis-moi ce que tu vois.

- Maître, je vois un cercueil de verre dans la glace. Dans ce cercueil je vois le visage d'une femme. Elle est là, devant mes yeux. Elle est fragile comme un songe. C'est une jeune femme nue, blonde, européenne. Elle est morte. Elle dort sous un mètre de glace. Elle est au cœur de la province de Honshu, dans les Alpes japonaises. Elle a été funambule. Elle se nomme Neige. Et je sais où elle se trouve. Le visage de Soseki se glaça à ces mots. Sans cesser de porter son regard mort à l'horizon qu'il ne voyait pas, il répondit :

- Qui es-tu pour savoir cela ? Un envoyé des ténèbres ? Personne ne sait où elle se trouve. La montagne l'a avalée. Il y a bien longtemps de cela.

- C'est faux. La montagne l'a digérée et a rendu son corps. Lentement, année après année, l'armée de la neige remonte son corps de la profondeur de la crevasse où elle a péri. Elle est là, à un mètre sous la glace. Elle est là, dans son cercueil de verre, intacte, aussi belle que vous l'avez connue. Je puis faire serment que je sais où elle se trouve. Je l'ai retrouvée par hasard, en traversant la montagne. J'ai été si saisi par sa beauté que je suis resté une nuit entière à la contempler. J'ai marqué d'une croix le lieu de sa tombe de glace. Si vous le désirez je peux vous conduire jusqu'à elle. Le maître comprit que Yuko disait la vérité et il ne put s'empêcher de verser une larme.

- Je savais qu'un jour elle m'enverrait un messenger. Mais je ne savais pas que ce messenger viendrait si tard dans ma vie. Puis il se tourna vers Yuko et posa une main sur l'épaule du jeune homme.

Dire que chaque jour depuis sa mort j'ai tenté de retrouver la beauté de neige de son visage, en peinture, en musique, en poème. Dire que son visage est maintenant à portée de regard. Et dire que je ne le verrai pas. [...]

Nous partirons demain retrouver Neige. [...]

Le voyage fut long, d'une blancheur incessante. Blanc comme les cerisiers en fleurs. Blanc comme le silence qui accompagnait les marcheurs. Enfin, un matin, les premières cimes des montagnes apparurent. Le chemin se mit à monter lentement vers le ciel et sa pureté. Ce furent les heures les plus délicates. Soseki commença à montrer des signes de faiblesse. Mais Yuko feignit de les ignorer. D'ailleurs ils n'étaient plus très loin de la tombe de glace. Le voyage touchait à sa fin. Lorsqu'il aperçut la croix, Yuko trembla d'émotion.

- Maître, s'écria-t-il, je l'ai retrouvée ! Le jeune homme se précipita sous le rocher, là où il avait découvert la tombe de Neige par une nuit de tempête, et il cria de surprise.

- Qu'y a-t-il ? demanda Soseki avec inquiétude. Neige a-t-elle disparu à tout jamais au cœur de la montagne ? Y a-t-il eu une avalanche ?

- Non, dit Yuko. Bien au contraire. C'est comme si l'armée de la neige avait entendu notre appel et devancé notre venue. Neige est là. Mais son corps est encore plus près de nous que la dernière fois. Elle n'est plus qu'à deux ou trois centimètres sous la glace. On peut presque la toucher.

Elle était là. Cette créature si belle, si nue, si blonde, fragile comme un songe. Elle était morte. Et pourtant elle semblait vivante. Elle dormait sous la glace. Et elle allait bientôt sortir de son tombeau. Elle n'était pas vraiment nue, comme il l'avait cru la première fois, mais son habit de funambule était resté si longtemps sous la glace que la trame du tissu était devenue presque transparente. Et son corps si ténu, sa peau si diaphane en paraissaient plus fragile encore.

Yuko se jeta sur le sol et gratta la glace de ses ongles. Enfin Neige apparut. Puis il prit la main de Soseki et la posa sur le visage de la jeune femme.

- Sentez-vous son visage ? Sentez-vous sa peau ?

La main du vieil homme caressa la joue de son amour perdu. Soseki était aveugle. Mais il n'avait nul besoin de ses yeux pour reconnaître la courbe d'un visage. Celui de la jeune femme était si bien conservé qu'une seule pression de la paume sur ses paupières bleues lui suffirent.

- C'est bien elle. C'est Neige. Tu ne m'as pas menti.

Alors il tomba à genoux et pleura à chaudes larmes la jeunesse retrouvée de sa vie.

Soseki ne redescendit jamais de la montagne. Il s'allongea dans la neige, auprès de son amour, et s'endormit à côté du portrait intact de la jeune femme. Lorsqu'il mourut, il se laissa gagner par la blancheur du monde. Il était heureux. A hauteur du cœur.

**Cantique à Elsa d'ARAGON / Janine**

Je te touche et je vois ton corps et tu respires  
 Ce ne sont plus les jours du vivre séparés  
 C'est toi tu vas tu viens et je suis ton empire  
 Pour le meilleur et pour le pire  
 Et jamais tu ne fus si lointaine à mon gré  
 Ensemble nous trouvons au pays des merveilles  
 Le plaisir sérieux couleur de l'absolu  
 Mais lorsque je reviens à nous que je m'éveille  
 Si je soupire à ton oreille  
 Comme des mots d'adieu tu ne les entends plus

Elle dort Longuement je l'écoute se taire  
 C'est elle dans mes bras présente et cependant  
 Plus absente d'y être et moi plus solitaire  
 D'être plus près de son mystère  
 Comme un joueur qui lit aux dés le point perdant

Le jour qui semblera l'arracher à l'absence  
 Me la rend plus touchante et plus belle que lui  
 De l'ombre elle a gardé les parfums et l'essence  
 Elle est comme un songe des sens  
 Le jour qui la ramène est encore une nuit

Buissons quotidiens à quoi nous nous griffâmes  
 La vie aura passé comme un air entêtant  
 Jamais rassasié de ces yeux qui m'affament  
 Mon ciel mon désespoir ma femme  
 Treize ans j'aurai guetté ton silence chantant

Comme le coquillage enregistre la mer  
 Grisant mon cœur treize ans treize hivers treize étés  
 J'aurai tremblé treize ans sur le seuil des chimères  
 Treize ans d'une peur douce-amère  
 Et treize ans conjuré des périls inventés

O mon enfant le temps n'est pas à notre taille  
 Que mille et une nuits sont peu pour des amants  
 Treize ans c'est comme un jour et c'est un feu de paille  
 Qui brûle à nos pieds maille à maille  
 Le magique tapis de notre isolement.

**Madrigal** extrait du recueil "Sonnets pour Hélène" de RONSARD / Nicole

Si c'est aimer, Madame, et de jour, et de nuit  
 Rêver, songer, penser le moyen de vous plaire,  
 Oublier toute chose, et ne vouloir rien faire  
 Qu'adorer et servir la beauté qui me nuit :

Si c'est aimer que de suivre un bonheur qui me fuit,  
 De me perdre moi même et d'être solitaire,  
 Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre et me taire,  
 Pleurer, crier merci, et m'en voir éconduit :

Si c'est aimer que de vivre en vous plus qu'en moi même,  
 Cacher d'un front joyeux, une langueur extrême,  
 Sentir au fond de l'âme un combat inégal,  
 Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traite :

Honteux, parlant à vous de confesser mon mal !  
 Si cela est aimer : furieux je vous aime :  
 Je vous aime et sait bien que mon mal est fatal :  
 Le coeur le dit assez, mais la langue est muette.

**Premier amour** d'Ivan TOURGUENIEV / Fabrice

J'avais seize ans.

Mon sang bouillonnait en moi et mon cœur se serrait, mais avec une étrange douceur. J'étais toujours dans l'attente et dans la crainte de quelque chose, je m'étonnais de tout et tout mon être était en éveil. Mon imagination volait et revolait sans cesse autour des mêmes choses. Je sombrais dans mes pensées, la tristesse m'envahissait. Mais à travers cette tristesse surgissait, comme l'herbe au printemps, la conscience joyeuse d'une vie jeune dont la sève montait.

Je me souviens qu'alors l'image de la femme, le fantôme de l'amour féminin, ne se présentaient presque jamais devant moi sous des traits bien précis. Mais, dans tout ce que je pensais, dans tout ce que je ressentais, se dissimulait le pressentiment semi-conscient, pudique, de quelque chose de nouveau, d'indiciblement doux, de féminin.

Ce pressentiment, cette attente, pénétraient tout mon être. Je les respirais, ils coulaient dans mes veines, avec chaque goutte de mon sang... Il était écrit qu'ils ne tarderaient pas à se réaliser.

Ce jour-là, j'étais allé dans le jardin dont j'avais parcouru en vain toutes les allées lorsque, par hasard, je m'approchai d'une palissade basse qui séparait notre domaine d'une étroite bande de jardin. Je marchais en baissant la tête. Soudain, je perçus des voix. Je regardai par-dessus la palissade et restai comme pétrifié...

A quelques pas de moi, sur l'herbe, entre des framboisiers encore verts, se tenait une grande jeune fille mince, vêtue d'une robe rose pékinée, un fichu blanc sur la tête. Autour d'elle se pressaient quatre jeunes gens. Elle les frappait tour à tour sur le front avec ces petites fleurs grises dont j'ignore le nom mais que les enfants connaissent bien : elles forment des petits sacs qui éclatent quand on les frappe contre un corps dur. Les jeunes gens tendaient leur front avec tant de bonne grâce, les mouvements de la jeune fille que je voyais de profil, avaient un je-ne-sais-quoi de si enchanteur, de si impérieux, de si câlin, de si malicieux et de si charmant, que je retins avec peine un cri d'admiration et de plaisir et que j'aurais donné tout au monde pour sentir, moi aussi, ces adorables petits doigts me frapper le front.

Mon fusil était tombé dans l'herbe. J'avais tout oublié. Je dévorais du regard cette silhouette élancée, et ce coup gracieux, et ces beaux bras, et ces cheveux blonds qui s'échappaient négligemment de son fichu blanc, et ces yeux intelligents, à demi fermés, et ces cils, et ces tendres joues sous leur ombre...

- Jeune homme, hé ! jeune homme, est-il permis de regarder ainsi les demoiselles qu'on ne connaît pas ?

Je sursautai mais restai figé... Derrière la palissade, un homme aux cheveux noirs, coupés courts, me considérait avec ironie... Au même instant, la jeune fille se tourna, elle aussi, vers moi. Je vis d'immenses yeux gris dans un visage expressif, je vis le rire s'emparer soudain de tout ce visage, je vis des dents blanches étinceler et des sourcils s'arquer drôlement. Je rougis, ramassai mon fusil et, poursuivi par un rire sonore mais sans méchanceté, je m'enfuis dans ma chambre. Là, je me jetais sur mon lit et me couvris le visage de mes mains. Mon cœur battait à se rompre. J'avais honte, mais j'étais heureux. L'image de la jeune fille ne me quittait pas. Mon cœur ne battait plus aussi fort, mais il se serrait presque agréablement.

**Conte de fée**

Extrait de "Destinée arbitraire" de Robert DESNOS / Marguerite

Il était un grand nombre de fois  
 Un homme qui aimait une femme  
 Il était un grand nombre de fois  
 Une femme qui aimait un homme

Il était un grand nombre de fois  
 Une femme et un homme  
 Qui n'aimaient pas celui et celle qui les aimaient

Il était une fois  
 Une seule fois peut-être  
 Une femme et un homme qui s'aimaient.

**Il n'y a pas d'amour heureux**

Extrait de "La diane Française" de Louis ARAGON / Thérèse

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force  
 Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit  
 Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix  
 Et quand il croit serrer son bonheur il le broie  
 Sa vie est un étrange et douloureux divorce

Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes  
 Qu'on avait habillés pour un autre destin  
 A quoi peut leur servir de se lever matin  
 Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains  
 Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes

Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure  
 Je te porte dans moi comme un oiseau blessé  
 Et ceux-là sans savoir nous regardent passer  
 Répétant après moi les mots que j'ai tressés  
 Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent

Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard  
 Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson  
 Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson  
 Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson  
 Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare

Il n'y a pas d'amour heureux

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur  
 Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri  
 Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri  
 Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
 Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs

Il n'y a pas d'amour heureux

### 5 Octobre 1945

Extrait de "Il neige dans la nuit et autres poèmes" de Nâzim HIKMET / Françoise

Nous savons tous deux, ma bien-aimée,  
 qu'on nous a appris  
 à avoir faim et froid ;  
 à crever de fatigue  
 et à vivre séparés.  
 Nous ne sommes pas encore obligés de tuer,  
 il ne nous est pas encore arrivé de mourir.  
 Nous savons tous deux ma bien-aimée,  
 que nous nous pouvons apprendre aux autres  
 à combattre pour les nôtres  
 et à aimer chaque jour un peu plus  
 chaque jour un peu mieux...

### Il était un géant aux yeux bleus

Extrait de "C'est un dur métier que l'exil" de Nâzim HIKMET / Françoise

Il était un géant aux yeux bleus  
 Il aima une femme toute petite  
 Dont le rêve était une toute petite maison  
 Qui aurait dans son jardin  
 des chèvrefeuilles moirés  
 [...]